Jean-François Agostini

En déplaçant l'échelle

Un mois s'achève Sur la vitre un papillon
tourne près de la tour elle-même plus loin
dans le temps et l'argent bleu du petit matin

Le robinet goutte à goutte augmente le son
de l'horloge à quartz la visibilité des
vibrations le mouvement de l'enfoui

Du miel de ronces à boire du café du pain
noir le châtaigner usé à la place du
père quelques miettes éclaircissent les veines

On entend quelqu'un franchir la porte-fenêtre
Un lourd pas s'en va
La main tendue aux oiseaux
disparaît dans l'haleine liquéfiée du verre

*

(À trop lisser la disparate le corps sue)

Les écailles (d'un prédécesseur) perdues girent
dans le cercle du lamparo Barque immobile
au laiton des dames de nage vierges de
rames en flottaison
Échouées depuis quelle
mère quel temps ces phrases désarticulées ?

Enflammer le corps de l'écrit le charbon tendre
du contreseing en tas comme un consumé un
filet d'éblouissement Ne laisser que l'in
trigue d'une apostille au sud de tout sel et
plus bas encore l'illisible signature

L'eau et le feu La vapeur du poème bien
veillante drape le dé Sa septième face

*

Le roulis de l'encre Peu de bruit sur le blanc
recyclé La main ornée d'un bouquet d'échardes
se redéploie exerce sa pluralité

La bille du pouls adoucit l'angle des nerfs
révèle un transport intermittent Les méandres
du sang irrigue les particules veillantes

Une symphonie liquide éclaire les ar
tères On se laisse haler par l'appel du corps

Aucun os ne s'oppose à cette introspection

On ouvre la fenêtre Les feuilles palpitent
comme si en filigrane les branches d'un
cœur activaient la respiration du poème

*

à Marcel Migozzi

Fin juin Peu d'humain entre ces pierres qui furent
milliards de grains plus tard et blanchissent au sel

On attend dix heures l'équilibre des masses
rompu de l'air frais l'assèchement des sueurs

L'ambulant vide un sac Le pend au pin Étal
à quatre cents pour la faim de midi sans mil

On entend quelques guêpes bourdonner autour
des emballages reliefs dont le jour hérite

Des gobelets fleuriront le tamaris mort
aux chants d'hiver
jusqu'à l'arrivée du vieil homme

On étend la main presqu'à en toucher la fin
de saison
Étoffé d'identités précaires

*

Un matin du huitième on marche dans l'air dense

En d'infimes librations résiduelles
la mer lèche le sable tant que les vents cèlent
d'autres rives Sa peau offerte aux ambulacres
solaires exsude la possibilité
d'un tissu vulnéraire ou de lambeaux déteints
(ce qui pourrait s'écrire – sans élucider
la moindre parcelle de l'empire intérieur)

On ramasse un tuba pour aspirer le haut
sinon perdre la voix en retrouver une autre
au plus près du silence On l'embouche On pénètre
la langue bleue La généalogie de l'algue

*

Nil admirari

Cela se dirait en dix-sept syllabes si
l'on était face au mont fuji d'avant la crise
du temps ou dans le crépitement canonique
d'une cerisaie en fin d'avril mais suffit
la moitié îlot-porphyrique-et-fienté pour
décrire un paysage au mal-voyeur pressé

Cependant la ronde des goélands criblée
de leurs déjections – le blanchiment du der
nier sommet et le rose du levant – comme au
tant de pétales japonais qui ne feront
pas fleurs
reconstituées
au fond de l'œil une
illusion l'empire et sa perte son estompe

*

Né en 1955, Jean-François Agostini vit à Fiori en Corse du sud. Il tient l'été une paillotte poétique sur une plage bordant la Tyrrhénienne. Dernières publications : *Tyrrhéniennes* (Éditions Henry / Écrits des Forges, 2009) ; *C'est ou* (Les Presses Littéraires, 2011) ; *Quelques mots en l'air pour ne pas dire* (Colonna Édition, 2011) ; *Généalogie de l'algue* (Éditions Jacques Brémond, 2011).